

LE SANGLIER

MYRIAM CHIROUSSE



LE SANGLIER

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016
ISBN : 978-2-283-02917-6

Dehors tout est noir. C'est une nuit de gel à pierre fendre mitée d'étoiles, sans lune aucune qui argente les montagnes. Dedans, la maison est aussi sombre qu'une mine. Les volets sont clos, les rideaux tirés devant les fenêtres. Dans la maison comme dans une mine, les ténèbres ont une texture sale, infranchissable. Rien ne filtre de l'extérieur hormis cette haleine froide qui fige dans l'air, à la manière d'une colle en spray, l'odeur des braises éteintes dans la cheminée. Les yeux ouverts, ils ne regardent rien. Ils écoutent immobiles le règne infini du silence, le temps qui ne coule plus. Quand l'obscurité prend cette épaisseur, on oublierait presque qu'il y a des réveils ensoleillés, une lumière de la couleur des arbres qui se glisse par les interstices, ondule sur le rideau et vole dans

la chambre. On l'oublierait comme on oublie le reste, la joie, l'étincelle du premier regard. Une jambe chasse des fourmis sous le drap. Le froissement tu, le silence revient, lourd et feutré comme ces vieilles couvertures militaires en laine grise.

– Tu dors?

Une commotion lente remue le lit, trahissant la tectonique usée du matelas.

– Non.

Il n'ajoute rien, elle non plus. Il y a tant de silence alentour que les mots se terrent, oubliés, dans les corps au repos qui s'ignorent.

– Ça fait un moment que je ne dors plus.

– J'étais réveillée avant toi, je t'ai entendu geindre.

– Quand?

– Là, il y a quelques minutes.

Ils chuchotent comme s'ils craignaient de réveiller un troisième dormeur allongé dans le lit, ou peut-être un monstre ancien tapi dans un coin de la chambre.

– Tu avais l'air de faire un cauchemar.

– Quoi?

– Tu faisais un cauchemar?

- Pas vraiment.
- Tu rêvais de quoi?
- De rien. D'un truc débile.
- Mais c'était quoi?
- Que j'avais les dents cassées.

Elle se tourne vers lui dans le noir. Ses yeux fouillent l'obscurité sans trouver où s'accrocher. Il est pourtant à quelques centimètres de son visage, comme au début de leur histoire.

- Tu as dit quelque chose.
- J'ai dit quoi?
- Je ne suis pas sûre, je crois que c'était un mot comme sanglier.
- Sanglier?
- Oui, je crois. Pourquoi tu as dit ça?
- Je ne sais pas.
- Ça ne te dit rien?
- Non. C'est quelle heure?

Elle roule son corps vers l'autre côté et attrape son portable. Une lueur bleuâtre de luciole électrique ressuscite le relief du lit, les volumes de la mansarde.

- Six heures trente-deux.
- C'est foutu, je ne vais pas me rendormir.
- Moi non plus.

Le téléphone s'éteint. La nuit revient mais moins épaisse, frelatée par la brève clarté du portable, frustrée de son mystère. Martin se gratte dans le salon. Une partie de lui heurte la table dans un tic-tac mou de pendule fatiguée.

– On se lève?

– Oui. Allume.

Elle se redresse et presse l'interrupteur de la lampe. Ses cheveux captent la lumière, si emmêlés que l'on dirait une coiffe excentrique en mousseline abricot chahutée par une pluie de grêlons lors d'un cocktail de mariage. La tête sur l'oreiller, il cligne des yeux. Il a le regard luisant d'un renard surpris par les phares d'une voiture.

Elle descend la première dans la cuisine. Martin jappe devant la porte. Elle appuie sur l'interrupteur mais l'ampoule ne s'allume pas, elle a grillé hier soir. Éclairée par le néon du plan de travail, elle fait sortir le chien. Pas une lumière dans la montagne. Le froid a le piquant névralgique des glaces. Elle met la cafetière en marche, puis va aux toilettes. Il arrive dans la cuisine, appuie sur l'interrupteur. Bordel, c'est vrai qu'elle a grillé hier soir.

– Ça ne vaut rien, leurs ampoules économiques.

Il ouvre la fenêtre et pousse les volets qui cognent contre la façade. La claque détone dans le noir. Quand il referme la fenêtre, les carreaux se muent en miroirs qui escamotent la nuit derrière ce qu'ils reflètent,

morceaux de placard, lambeaux de mur crépi à la fois blafards et creusés d'ombres, une version zombie de la pièce familière. Martin gratte pour rentrer. Elle lui ouvre.

– Il a les pattes pleines de boue, grognet-il.

Elle pose deux bols sur la table. Il pose le sucre et le beurre. Elle sort les biscottes pendant qu'il met des tranches de pain congelées au micro-ondes. Elle verse le café et s'assied devant son bol fumant. Il apporte le pain chaud et s'assied lui aussi devant son bol fumant.

– Tu m'as mis du sucre?

– Non.

Il pioche deux sucres qu'il jette dans son café. Elle beurre lentement sa biscotte, en s'appliquant à étaler une fine couche d'un bord à l'autre, uniformément lisse. C'est une manie qu'elle a depuis qu'il la connaît. Lui, il tartine comme ça vient. Il casse souvent les biscottes parce qu'elles sont déjà fendillées dans le paquet, à cause des manutentionnaires je-m'en-foutistes qui le font tomber quand ils le mettent en rayon. De toute façon, il préfère le pain.

- Il reste de la confiture?
- Non, répond-elle.
- Faudra en reprendre.
- Oui. Et une ampoule, faudra pas oublier.
- Et surtout passer sans faute à la banque.
- La prochaine fois, vaudrait mieux que madame Leroy te paie en liquide. Normalement c'est comme ça quand c'est au black.
- Il n'y aura pas de prochaine fois. Ça me gonfle de lui couper ses arbres à cette vieille bique. Au prix du bois, elle est gagnante, crois-moi, et moi j'y gagne juste d'avoir mal au dos. Pour ça j'ai déjà la scierie, ça me suffit largement.

Elle ne répond rien, ils en ont parlé hier soir. Fermant à demi les yeux, elle pose sa lèvre inférieure sur le bord chaud du bol et aspire le café comme si c'était la dernière fois de sa vie qu'elle en buvait et voulait tout avaler dans une ultime longue gorgée. Trois mots pour décrire le café. La semaine dernière, elle a reçu un mail avec un diaporama en pièce jointe. C'était un questionnaire présenté comme le *Test de personnalité du Dalai-Lama*. Quand elle l'a ouvert, elle s'est souvenue qu'un jour, dans la cour du

collège, Béa avait arraché une page de son cahier de textes et tracé dessus un tableau aux colonnes tordues en lui expliquant que ça allait lui apprendre des choses sur elle, tu vas voir, je mets un mot dans chaque colonne, chien, chat, rat, café, océan, et tu me dis les trois premiers mots qui te viennent pour chaque truc, sans réfléchir. Le café, ça définissait l'amour. Trois mots. C'était vraiment du n'importe quoi, ces mails porte-bonheur à faire suivre à dix personnes sans quoi votre vœu le plus cher ne se réaliserait jamais. Et attribuer ça au Dalai-Lama, comme si le pauvre homme n'avait rien de mieux à faire. Elle avait imaginé le grand moine bouddhiste, entre deux méditations et une conférence sur la paix, occupé à inventer des tests de personnalité débiles comme d'autres font des Sudoku dans un train, puis elle avait mis le diaporama dans la corbeille, non sans remarquer au passage que le café ne représentait plus l'amour, comme autrefois, mais le sexe. Un signe de maturité, sans doute.

– Tu as dit à Mamivette qu'on venait à quelle heure?

– Midi et demi, répond-elle. Et qu'on apporterait le repas. Tu reveux du café?

– Non merci.

Elle se lève pour prendre la cafetière, se sert et se rassied.

– J'ai pensé qu'on pourrait prendre des plats chinois.

– Au *Mandarin Céleste*?

– Par exemple.

Le café est amer, refroidi. Elle jette un sucre dedans.

– Si on a le temps, on pourrait passer chez *ModHom* pour ta carte-cadeau, ajoutet-elle.

– Elle est encore valable?

– Jusqu'à fin décembre.

– Je suis pas trop fan de ce qu'ils ont chez *ModHom*.

– Tu peux prendre un truc standard, genre un pull.

– Ils n'ont que des pulls de vieux.

– Les pulls de jeunes non plus, tu n'aimes pas.

– J'y peux rien si tout est devenu moche et de mauvaise qualité. En plus, maintenant, ils nous mettent des logos partout. C'est eux

qui devraient nous payer pour qu'on les porte, leurs fringues.

– Ça règle pas le problème de ta carte-cadeau.

– Non, ça règle pas. Tu pourrais pas me la revendre sur Internet?

Elle se gratte la tête en regardant Martin retourner vers sa gamelle et boire quelques lapées d'eau bruyantes.

– Puisqu'on s'est réveillé tôt, on peut passer voir. Et si tu ne trouves rien qui te plaît, je regarderai pour la revendre.

– Je ne trouverai rien qui me plaît.

– Peut-être que si, sois pas négatif.

– Je ne suis pas négatif, je suis comme ça. Tu devrais le savoir.

Leurs regards se croisent un instant au-dessus des miettes du petit déjeuner puis se relâchent en silence. Elle boit une dernière gorgée de café. Douceâtre, froid, décevant.

– Sur la liste faut rajouter l'ampoule, sinon on va rester dans le noir pendant des semaines.

Elle se lève et note « ampoule » au crayon gris sur la liste aimantée sur la porte du

frigo. Elle note aussi « confiture ». Et « café », ils n'en ont presque plus.

– Dis-moi, comment tu le trouves, le café?

– Comme d'habitude. Pourquoi? Tu veux qu'on change de marque?

– Non. Pour savoir.

Ils habitent une maison en location au bout d'un chemin caillouteux que les pluies ravinent à l'automne et au printemps, quatre kilomètres après le dernier village du Plateau. La bâtisse est en pierre, robuste comme les constructions d'autrefois, mais décrépite, croulante, son toit prend l'eau à tant d'endroits que, l'hiver dernier, Christian a dû tendre dessus une grande bâche en plastique maintenue sur les tuiles déchaussées par des pierres prises au muret. Quand le vent souffle, la bâche frémit, se gonfle un peu, mais ne s'envole pas – du moins, elle ne l'a pas encore fait. On dirait juste que la maison en a marre d'être plantée là, qu'elle se rêve des ailes. Le propriétaire ne veut pas faire de travaux, il n'en a cure. Rien à foutre, dans ses termes. Un jour, la maison

tombera en ruine. Ils espèrent être partis avant.

Il travaille à Valbois, la scierie à une trentaine de minutes sur la départementale. Il passe sa journée au banc de sciage à débiter des billes de douglas qui deviendront des lames de plancher, des madriers, des panneaux. Il se sent souvent, lui aussi, recouvert d'une bâche en plastique, rêvant d'ailleurs sous l'orage. Il n'a pas vraiment choisi ce métier. L'obligation d'une orientation lui est tombée dessus comme une condamnation quand il avait quatorze ans. Il a préféré la menuiserie à la plomberie ou à la mécanique parce qu'il aimait l'odeur du bois, qui lui rappelait les étagères sombres du brocanteur de son quartier, jadis ébéniste, également receleur. Il rêvait de fabriquer des meubles, partir d'un arbre et tout créer, tables, chaises, têtes de lit. Il retrouve le souvenir de ce désir quand il abat un vieux marronnier chez madame Leroy ou passe un samedi entier à bricoler une clôture pour des gens du village, non déclaré, de la main à la main, mais ce n'est pas comme ça qu'il imaginait les choses. Avant,

il travaillait à la ville, ailleurs, dans une autre région. Il a même été marié un temps, mais c'était devenu très compliqué. Il est parti. Il voulait la forêt. Il préfère la compagnie des arbres à celle des humains.

Elle l'a rejoint en laissant, elle aussi, des lambeaux d'existence derrière elle. Un appartement avec balcon, un autre homme, des erreurs de tir. Elle a du mal à expliquer ce qu'elle fait dans la vie. De toutes les questions que les gens posent quand ils ne savent pas quoi se dire, cette question-là – vous faites quoi dans la vie? – est sa bête noire, son interrogation honnie. Carole déteste également qu'on lui demande si elle est mariée ou si elle a des enfants, mais à ces deux questions il suffit de répondre non et personne n'insiste, c'est très grossier de vouloir absolument savoir pourquoi quelqu'un n'est pas marié ou n'a pas d'enfant. En revanche, « que faites-vous dans la vie? » est une question ouverte à laquelle les gens se sentent en droit d'obtenir une réponse détaillée. Elle a imaginé une riposte pour court-circuiter les curieux : je m'occupe de mes affaires. Sous-entendu : occupez-vous

des vôtres. C'est un peu sec, elle n'a jamais osé rétorquer ça. On penserait qu'elle a mauvais caractère, on croirait deviner pourquoi elle n'est pas mariée.

C'est pourtant vrai qu'elle s'occupe de ses affaires – ou que ses affaires s'occupent d'elle, ça dépend des jours. Dans la pièce la plus délabrée de la maison, elle a installé son atelier : tout un attirail de rubans, de perles, de peintures, de bouteilles en plastique, de boîtes de conserve et une infinité d'objets dignes du rebut. En ce moment, sa grande activité consiste à pratiquer le relooking de vêtements. Une fois par mois, elle va au dépôt-vente du Villard et achète des vieilleries. Elle les recoud, les brode, les peint, les transforme. Elle met ses créations en vente sur Internet, dans une boutique virtuelle dédiée aux artistes alternatifs. Elle n'a pas fait le calcul, mais elle ne gagne rien si elle compte le temps passé. Elle tombe parfois, dans des magazines de mode, sur des idées qu'elle avait eues avant tout le monde. Elle passe alors deux ou trois jours à jouer aux cartes sur l'ordinateur, abattue, l'œil vague, le doigt fébrile sur la souris,

avant de se mettre à pleurer que c'était son idée, c'était elle qui avait imaginé cette façon de transformer un jean en sac à main, ou de coudre les deux bouts d'une écharpe pour en faire ce que la journaliste appelle un *loop*, ou d'utiliser des capsules de bière en boutons, et qu'ils lui ont volé ça, son idée, la reconnaissance qu'elle méritait, et que ce monde est injuste – injuste! Ce qui a pour effet de le plonger dans un mutisme morose, un état second désincarné, comme si ses désespoirs à elle le transformaient lui en fantôme.

Ils habitent loin de tout parce que c'est moins cher et qu'ils croient vivre ainsi une vie plus authentique. D'abord c'est faux, corrige-t-il, on n'est jamais loin de tout, on est loin de certaines choses et près d'autres choses, on est toujours à côté de quelque chose, mais certains sont près d'une centrale nucléaire et d'autres près d'un lac. Elle répond que si, on peut être loin de tout, c'est possible même au milieu d'une foule, dans la ville. Quand on est loin de soi, dit-elle. Sa voix se feutre d'une intonation

fragile qui suggère qu'elle sait de quoi elle parle.

Ils se disent parfois que tout ça, la scierie, les vieux habits, c'est du provisoire, qu'ils vont faire autre chose. Ils s'inventent des projets, s'imaginent autrement, ailleurs, pendant que le vent souffle sur le toit de la maison. Souvent aussi, ils se sentent des gouttes dans un océan, trop petits, incapables en fin de compte de choisir le sens de la vague.

Ils rangent la cuisine et se préparent ensemble dans la minuscule salle de bains où, faute de place, ils exécutent une chorégraphie silencieuse pour se succéder dans le carré de douche et partager l'espace devant le lavabo, face à l'unique miroir. Ni l'un ni l'autre ne s'y voit en entier, elle doit tendre le cou, il incline la tête. Lorsqu'ils sortent de la maison, le jour se lève à peine sur la barre rocheuse à l'est, froid et sans nuages. Ils ont deux heures de route jusqu'à la ville.

Il conduit. Il s'engage sur la départementale, traverse le Plateau et prend la direction d'un premier col. Au bout d'un quart d'heure, elle a envie de faire pipi. D'habitude elle le dit, mais aujourd'hui elle garde ça pour elle, honteuse sans savoir

pourquoi d'être encore cette pisseuse qui embête son monde et fait perdre un temps précieux à baisser sa culotte dans les fourrés pendant que la voiture attend, tous clignotants mis et son père en train de râler au bord de la route. C'est à cause du café. Elle en a bu deux grands bols, et voilà le résultat. Dans la colonne café, noter diurétique. Défilent la forêt, puis un autre col, les gorges où la voiture serpente et la vallée enfin, où ils n'ont plus qu'à se laisser glisser le long de la rivière, dans le flux grandissant des autres véhicules. Les pylônes électriques et les premiers hangars apparaissent tandis que les montagnes se ratatinent dans le rétroviseur.

– Est-ce qu'on peut s'arrêter à Galerie 3000? demande-t-elle.

– Pour?

– Il faudrait que j'aille aux toilettes.

– Tu n'y es pas allée avant de partir?

– Si, mais j'ai encore envie.

– Ça peut attendre après la banque?

Elle tord sa bouche dans une grimace penaude.

– Ça fait plus d’une heure que je me retiens.

Il fronce les sourcils comme quelqu’un qui réfléchit.

– Bon, d’accord. Mais on ne traîne pas.

– Ça va, on a le temps. C’est à peine dix heures et quart.

– On a le temps, mais on ne traîne pas. Sinon on n’aura plus le temps.

Un rond-point marque l’entrée dans la zone d’activité. Il prend à droite et pénètre sur le parking du centre commercial. Beaucoup de monde, le parking est pratiquement plein. Il tourne dans une allée où il a repéré une place, mais une autre voiture s’y gare sous son nez, plus rapide. Il tente l’allée suivante, on dirait qu’il y a un espace vide là-bas. Trop tard, un SUV marron s’y met.

– Là-bas.

Elle montre le fond de l’allée. Il accélère, pour découvrir que c’est un emplacement pour chariots.

– Ça commence à me soûler, ce parking.

Une femme pousse un Caddie le long des voitures. Il la suit au ralenti et attend,

clignotant mis, qu'elle range ses courses dans son coffre, qu'elle rapporte le chariot, qu'elle revienne et qu'elle démarre. Perte de temps. Quand la place est libre, il s'y gare juste avant une berline grise qui déboule en sens inverse. Le type grimace derrière son pare-brise. Chacun son tour, mon gars. Ils descendent de voiture. Le froid est vif. Ils marchent d'un bon pas vers l'entrée du centre commercial. La façade en tôle ondulée beige est pavoisée de banderoles annonçant des promotions magiques pour Noël. Les portes automatiques s'ouvrent sur une longue galerie lumineuse. Une musique instrumentale au rythme placide invite à s'attarder devant les vitrines. Tous les dix mètres, des grappes de ballons rouges flottent sur des panneaux montrant des objets et des prix entourés d'étoiles, avec tantôt une dame âgée, tantôt un jeune homme métis, qui tiennent la carte de fidélité du magasin et sourient comme s'ils venaient d'apprendre une excellente nouvelle et que c'était le plus beau jour de leur vie. Les toilettes sont au fond, après la dernière caisse.